

NOS STALLES

LEUR ORIGINE. -- Le 6 juin 1902, les services nationaux des monuments historiques inscrivaient comme mobilier classé « les stalles du chœur de l'église de Blaison, bois sculpté, XV^e siècle ».

L'église de Blaison avait été ravagée par les Anglais pendant la guerre de Cent Ans. Quand la paix eut rendu la prospérité à la France, on s'employa à relever les ruines. Les murs du chœur de notre église portent très visible, la trace d'une reconstruction ; les fenêtres latérales, dans lesquelles le sommet de l'ogive est beaucoup plus ornémenté que les ogives primitives des fenêtres du fond sont de cette époque. Or, les panneaux qui bordent extérieurement les stalles présentent des sculptures d'ogives presque exactement semblables à celles de la fenêtre du nord. Les travaux sont de la même époque, contemporains de Louis XI ou de Charles VIII.

On aimerait à savoir le nom des habiles menuisiers et sculpteurs auxquels nous devons ce beau travail et le lieu où ils habitaient ; peut-être allaient-ils exécuter leurs œuvres sur les lieux mêmes où elles devaient être placées. Aucun document ne permet actuellement de les connaître.

On ne connaît pas davantage le nom de ceux qui en firent les frais. Deux noms cependant attirent notre attention. La famille Goheau avait le droit exclusif de faire enterrer tous ses descendants dans la chapelle de Notre-Dame près la sonnerie, et ses armoiries sont gravées à la clef de voûte la plus rapprochée de la façade, privilèges qu'on n'accordait qu'aux bienfaiteurs insignes. A quelle date et pour quels services ces privilèges lui furent-ils concédés ? En tout cas, en 1493, la Boutonnière appartenait à un prêtre, Guy Goheau, qui a pu contribuer aux réparations et embellissements de l'église. (*Almanach* 1926).

A la même époque, la baronnie de Blaison appartenait aux descendants de Guillaume de la Jumellière qui l'avait achetée de Gilles de Laval en 1429. Son fils Lépart vivait encore en 1485. Après lui, son fils René fut baron de Blaison jusqu'à sa mort en 1519. René avait épousé Marie de Montespédon, fille d'un chambellan de Louis XI, devenu par son mariage seigneur de Beaupréau, et dont la famille s'allia aux maisons les plus opulentes de l'Anjou. Marie de Montespédon s'intéressait à l'église de Blaison. Une plaque de cuivre conservée jusqu'à la Révolution mentionnait une fondation de messes faites par elle. (*Almanach* 1928).

Il est tout à fait à croire que les stalles sont dues à ces familles ou à l'une d'elles, au moins en grande partie.

LEUR PLACE PRIMITIVE. — Au premier coup d'œil, les connaisseurs remarquent que ces stalles n'ont point été destinées à l'emplacement qu'elles occupent. Les panneaux des encoignures ont été faits pour contourner d'autres colonnes ; on ne s'explique pas pourquoi au milieu, une porte et de hautes boiseries viennent interrompre la rangée des stalles, avec un passage moitié plus large que ceux des côtés.

Où donc étaient-elles primitivement ?

Les travaux exécutés ce printemps ont révélé certains détails qui vont nous éclairer. Ils ont rendu visibles pendant quelque temps la porte primitive de la sacristie, et du même côté, au fond, deux petites niches pour placer les burettes. Du côté du nord, l'arcade que les boiseries cachent à moitié, abritait un tombeau ; un autre enfeu de même dimension est situé exactement sous la fenêtre et entièrement caché par les mêmes boiseries.

Un mémoire présenté au trésorier de fabrique en 1834, pour travaux exécutés, indique que Marquis, maçon, « a condamné dans le chœur la niche de M. de Goulaine ». C'est l'enfeu dont on voit une partie murée. Dans les registres de l'état-civil conservés à la mairie, on lit que « le 18^e jour de novembre 1604 a été inhumé le corps de haute et puissante dame Jeanne Pinart, dame de Blaison, qui a été enterrée au-dessus du chœur, au droit du chandelier du cierge bénit, à côté gauche ».

Les de Goulaine, descendants de René de la Jumellière possédaient Blaison depuis 1519, et n'y résidaient guère. Jeanne Pinart était veuve en secondes noces de Claude de Goulaine qui mourut en 1579, peut-être dans un séjour à Blaison ; ou dont elle fit amener le corps pour l'avoir à côté de la tombe qu'elle se préparait elle-même dans cette église. Elle avait acheté la baronnie à son beau-fils, Gabriel de Goulaine, en 1588. (*Almanach* 1928).

A l'aide de ces renseignements, nous pouvons reconstituer l'état de l'église à cette époque.

Jusqu'à la Révolution, le service de la paroisse se faisait dans le bas de l'église, dans la nef, avec son autel de paroisse et naturellement la table de communion devant cet autel. (*Almanach* 1925). Le haut de l'église, à partir du transept, était réservé aux offices du chapitre. La tombe de Madame de Goulaine, sous la fenêtre de gauche, était auprès de l'autel tout au haut de l'église, plus haut que le chœur, nous dit son acte de sépulture.

Tout le monde sait qu'on appelle chœur un groupe de chanteurs. Par extension, on appela aussi chœur dans les églises, l'endroit où les chanteurs sont placés.

Dans l'église de Blaison, au XV^e, au XVI^e siècles, et sans doute depuis sa fondation, le chœur se trouvait entre la nef et le sanctuaire. Les ecclésiastiques se partageaient en deux chœurs qui alternaient le chant des psaumes ; leur chœur, c'est-à-dire les stalles qu'ils occupaient pour chanter était aussi partagé en deux séries de stalles se faisant face les unes aux autres. Ces deux séries de stalles étaient en forme d'équerre. Les angles de ces équerres s'appuyaient aux colonnes qui séparent la nef du transept ; les petites branches des équerres se dirigeaient l'une vers l'autre, séparant la nef de la partie réservée aux chanoines, et laissant au milieu un espace libre correspondant à l'allée de la nef pour le passage des processions. Les grandes branches de l'équerre isolaient en partie les chapelles auxquelles on accédait par un passage entre les extrémités libres des stalles et les colonnes qui encadrent actuellement le maître-autel. Au-delà de ces colonnes s'étendait le sanctuaire, se prêtant par son étendue au développement des cérémonies et des évolutions d'un nombreux clergé. Dans le mur de gauche, on plaça les sépultures seigneuriales. Au fond se dressait l'autel du chapitre qu'on appelait aussi autel du chœur, entre deux portes qui donnaient accès à ce petit édifice semi-circulaire dont certains vieillards ont encore vu les ruines et qui, jusqu'à sa démolition, conserva le nom d'ancienne sacristie.

Au XVI^e siècle, la sacristie actuelle fut construite, condamnant la fenêtre du midi dans le chœur et ouvrant au bas de ce sanctuaire.

LEUR DÉPLACEMENT. — A la fin du XVII^e siècle, il y eut en France un grand engouement pour ce qu'on appelait les chœurs et les autels à la romaine, c'est-à-dire les autels en avant et les chœurs en arrière, ce qui, il est vrai, favorise mieux la participation des fidèles aux offices. Le chapitre de Blaison se mit à la mode et transforma la disposition des parties de l'église où il régnait en maître. L'initiative vint-elle des chanoines, ou cédèrent-ils aux suggestions de l'abbé Louis de Cheverue, seigneur de la Boutonnière (*Almanach* 1926) ? C'est lui qui fit bâtir la belle chapelle de la Boutonnière, bénite en 1688, et fit les frais de la transformation de l'église paroissiale, d'après Célestin Port. D'après Grandet, il se retira à Blaison en 1696 après avoir donné sa démission de curé de Tiercé, et mourut en 1704.

On commença par ramener le grand autel à la place qu'il occupe aujourd'hui. La nef se trouva prolongée et dégagée par l'enlèvement des stalles et les fidèles pouvant mieux s'associer aux offices du chapitre, on établit la sainte table actuelle pour leur usage, sans supprimer alors celle qui accompagnait l'autel de paroisse. Les stalles furent reportées dans l'ancien sanctuaire, qui devint ainsi le chœur. On leur donna les places où elles sont restées, dans la disposition dite en fer à cheval, sur trois rangs dont deux rejoignent le troisième à angle droit.

Les grandes branches des équerres furent adossées aux murs latéraux. Au midi, les stalles empiétèrent de moitié sur la porte de la nouvelle sacristie, qu'on dut déplacer en partie et tourner de biais, comme nous la voyons encore. Les stalles du nord masquèrent complètement l'enfeu de Madame de Goulaine et la moitié de l'enfeu de Monsieur de Goulaine. Les stalles qui cachaient autrefois la vue du chœur aux fidèles placés dans la nef, furent appliquées le long du mur du fond, condamnant définitivement les deux portes de l'ancienne sacristie qui devint complètement séparée

de l'église. Pour combler le vide que ces stalles laissaient au milieu, on plaça une boiserie en forme de porte sans sculpture ni décoration ; au-dessus, un dais fit suite à celui des stalles, et en bas, un plancher, au niveau des planchers anciens, vint couvrir ou remplacer les marches qui permettaient d'accéder aux stalles hautes, ne laissant paraître qu'une toute petite partie de la moulure qui décorait cet emmarchement.

LEUR ÉTAT ACTUEL. — Pendant une centaine d'années, les stalles occupèrent en paix leurs nouvelles places, belles de tous leurs ornements. Dans les quatre hauts panneaux qui les encadrent se détachaient les statues des quatre Évangélistes ; une sorte de dais ou de baldaquin couronnait les boiseries dans toute leur longueur ; devant les stalles basses, il y avait des agenouilloirs et des panneaux sculptés servaient d'accoudoirs eux occupants quand ils étaient à genoux.

Ces panneaux d'appui du bas ont disparu, peut-être à l'époque de la Révolution. Ce fut certainement alors que furent sciées les statues des Évangélistes, laissant seulement visible la tête de bœuf qui est l'emblème de Saint Luc. Quant au dais ou baldaquin, dont il reste un vestige au-dessus de la fausse porte du milieu, il fut enlevé pour placer les tableaux qui surmontent aujourd'hui les boiseries.

Nos quarante stalles nous restent, privées de ces ornements accessoires, mais riches encore de leurs principales beautés.

Elles étaient destinées aux quatre chanoines et à la vingtaine de chapelains qui composaient le clergé de l'église collégiale de Blaison, et auxquels, pour certaines cérémonies extraordinaires venaient se joindre d'autres ecclésiastiques. Exceptionnellement même, le seigneur de Blaison venait pour son installation comme premier chanoine de droit, occuper sa stalle et y assister à l'office, botté, éperonné, ceint du glaive et revêtu du surplis.

Chaque moitié du chœur comprend 20 stalles, 13 stalles hautes et 7 basses, dont 4 stalles hautes et 2 basses font face à la nef, 9 stalles hautes et 5 basses sont placées dans le sens des murs latéraux. Des passages ménagés entre les stalles inférieures permettent de gagner les stalles hautes.

Tout autour du chœur, les stalles sont surmontées d'une haute boiserie, partagée en autant de panneaux qu'il y a de stalles. Chacun de ces panneaux porte lui-même un ornement de bois finement sculpté, d'un style ogival très décoré ; et de ces 26 motifs qui, au premier aspect, semblent à peu près pareils, aucun n'est identique ni à son voisin ni à son symétrique.

Les séparations entre les stalles sont ornées de sculptures où l'imagination des ouvriers s'est donné libre cours. Elle a multiplié les feuillages, les animaux fantastiques et les têtes humaines. Du côté de la sacristie, le vieil esprit de la chevalerie française a respecté les trois têtes de femmes, mais la verve gouailleuse s'est rattrapée au dépens du manant en haut et surtout du malheureux moine d'en bas. De l'autre côté, quel musée de grimaces, quelle collection de têtes à jeu de massacre ! Parmi elles, une tête de fou avec ses grelots et sa coiffure caractéristique ; plus loin, un grave personnage coiffé d'un bonnet de docteur d'où sortent de longues oreilles d'âne, témoignent que les chanoines de jadis savaient supporter une plaisanterie plus joyeuse que méchante, sous son apparent manque de respect.

Pour permettre aux vieillards de s'appuyer, quand il fallait rester longtemps debout à certains offices particulièrement longs, on avait muni chaque stalle de ces crédences mobiles qu'on peut relever et qu'on appelle des miséricordes. Nos 40 miséricordes sont sculptées et présentent aussi 40 sujets différents : feuillages, animaux plus ou moins fantastiques, chauves-souris, têtes de veau, de bélier et même une tête humaine.

Les pièces de bois qui surmontent et maintiennent les dossiers des stalles basses et servent d'accoudoirs aux stalles hautes portent encore les traces des pieds de fer supportant les pupitres sur lesquels chanoines et chapelains installaient leurs grands livres de chant.

Les panneaux placés aux extrémités des rangées de stalles présentent, nous l'avons déjà vu, des ogives semblables à celle de la fenêtre du nord. Bien remarquables aussi les ornements qui couronnent en double ces panneaux sur le bord des différents passages. Deux sirènes antiques, un

lion et une lionne, d'autres animaux imaginaires s'y succèdent, toujours par paire ; malheureusement plusieurs ont souffert les atteintes du temps et surtout de la bêtise humaine.

Enfin si les chasseurs s'attardaient à examiner certains petits coins en bas et en avant de ces mêmes panneaux, ils se délecteraient à reconnaître têtes de chien et de chevreuil, hure de sanglier, gros gibier et même un gibier imaginaire portant ailes et bec avec grandes oreilles, corps et pattes de quadrupède. Très curieux, ce coin des chasseurs.

Les réparations du printemps dernier n'ont point changé l'aspect de nos stalles ; elles ont consisté dans le remplacement d'une partie des planchers qui portent les stalles, d'un grand nombre de dossiers et de la plupart des charnières des miséricordes. C'est en plein chêne que les vieux ouvriers de jadis, avec des outils bien peu perfectionnés, ont exécuté ces chefs-d'œuvre, si minutieusement fouillés dans leurs multiples détails.

Nombreux sont les visiteurs et curieuses leurs attitudes. Avec plaisir, on voit ceux qui s'intéressent, qui examinent attentivement les détails. Avec pitié, on en voit d'autres qui passent indifférents, n'y comprenant rien.

Vous, mes chers Amis, qui les occupez maintenant pendant les offices, rappelez-vous que de ces stalles sont montées d'innombrables prières ; qu'elles ont servi de sièges à au moins trois martyrs de la Révolution. Aimez-les, ménagez-les et rappelez-vous aussi qu'elles n'ont été faites que pour des chanteurs.

Blaison, 15 Octobre 1931.

L. POIRIER, curé de Blaison.